

l'infanterie française est la seconde ou la première de l'Europe ! — La veille d'Iéna, à des heures de l'Europe ! — Les jeunes gens, il ne faut pas craindre la crues : Quand on ne la craint pas, on la fait remonter dans les rangs ennemis. — Le matin de la Moskowa : Soldats, voilà la bataille que vous avez tant désirée. Conduisez-vous comme à Austerlitz, à Friedland, à Smolensk, et que l'on dise de vous dans la postérité : Il était à cette grande bataille sous les murs de Moscou ! — A Lutzen, en poussant son cheval au milieu d'un bataillon italien qui lâche pied sous la pluie des obus : Coglion ! non fa mal ! — A Arcis-sur-Aube, en se précipitant à la tête du pont qu'encombrent les fuyards : Qui de vous le passera avant moi ? — En 1815 : Les étrangers en veulent encore à notre indépendance. Marchons donc à leur rencontre. Eux et nous, ne sommes-nous plus les mêmes hommes ?

Mais ce n'est pas seulement cette éloquence enflammée et le prestige de tant de victoires qui fondent dans l'armée le culte de l'Empereur. C'est sa sollicitude envers les soldats, c'est l'attention qu'il leur porte, c'est le soin qu'il prend de les leur parler, c'est sa constante préoccupation de frapper leur esprit et de gagner leur cœur. Une de ses maximes de guerre est que le premier talent d'un général consiste à connaître le soldat et à capter sa confiance. Aussi, toute conjoncture lui est propice ; il provoque les occasions, il ne néglige aucun moyen. Il parle familièrement aux soldats et souffre qu'ils lui répondent avec la même familiarité. Le héros de l'épopée se fait le bonhomme de la chanson. Je passais, dit-il à Sainte-Hélène, pour un homme terrible dans les salons, dans les ministères, parmi les généraux, mais nullement parmi les soldats. Ils avaient l'instinct de ma sympathie. Ils me savaient leur protecteur.

Napoléon tutoie tous ses soldats et se laisse tutoyer par ceux à qui l'envie en prend. Quand un factionnaire lui présente les armes, il l'interrompt avec une brusquerie amicale. En campagne, il visite les bivouacs, inspecte les avant-postes et les sentinelles perdues. Le lendemain de chaque combat, il parcourt le terrain à cheval pour veiller à l'enlèvement des blessés que l'on a pu y laisser ; il leur parle, les encourage, les reconforte. Il se fait présenter les soldats qui se sont particulièrement distingués dans l'action. Au feu, il s'approche des batteries et plaisante avec les pointeurs. A Paris, il passe dans les chambrées à l'heure de la théorie et reprend ceux qui récitent mal ; il fait parfois manœuvrer lui-même, comme un simple sous-officier, un peloton d'instruction. A une grande revue de la garde, au Carrousel, il commande, sans une erreur ni une omission, toute une partie de l'école de bataillon. Dans ses fréquentes visites aux casernes, il ne manque pas de demander s'il y a des mécontents ; il leur tire l'oreille en disant à son aide de camp de noter leur réclamation. Tantôt il passe l'inspection de la literie et ordonne qu'elle soit réformée. Tantôt il assiste à la distribution des vivres ou au repas des hommes. Il demande de la soupe, et lui, dont le cœur se soulève à la seule pensée des haricots verts, parce qu'on y trouve de ces fils qui ressemblent à des cheveux, il mange un jour, sans sourcilier, le contenu d'une gamelle dont il a préalablement retiré un cheveu. Ce n'est pas trop de dire qu'il aurait préféré passer encore une fois le pont d'Arcole.

Si l'empereur exige beaucoup des hommes, lui-même prêche d'exemple. Quelque temps qu'il fasse, jamais il n'ajourne une revue ; mais les soldats endurent patiemment la pluie, si forte que les canons de fusil se remplissent d'eau, en voyant leur empereur immobile à cheval et sans manteau, l'eau lui coulant sur les cuisses. La simplicité de ses manières, de son costume même, en impose aux troupes. Le jour de l'entrée à Berlin, où toute la garde était en grande tenue et tout l'état-major en grand uniforme, chacun se montrait l'Empereur avec son modeste costume, son petit chapeau et sa cocarde d'un sou... C'était curieux de voir le plus mal habillé maître d'une si belle armée.

Le matin d'Eylau, l'Empereur demande une pomme de terre par escouade, et assis sur une botte de paille, bien en vue de toute l'armée, il les fait cuire à son petit feu, les retournant du bout d'un bâton. Dans une halte, il s'approche d'un groupe de soldats qui boivent du vin apporté dans un seau. Quand tous ont bu, il fait signe au caporal, et, prenant le verre dont se sont servis les soldats, il boit à son tour. On raconte qu'un soir, aux Tuileries, il a remplacé un factionnaire qu'il

avait envoyé porter un ordre, et qu'il a monté la garde à sa propre porte. Voilà de quoi défrayer pendant longtemps les veillées des chambrées !

Bon enfant, sous des dehors brusques, avec les hommes, il est le plus souvent sévère et dur avec les chefs, et, quand l'occasion s'y prête, il ne craint pas de faire rire les soldats aux dépens de l'officier. A une revue de la garde, à Berlin, les grenadiers étaient en bataille, ayant derrière eux des bornes de cinq pieds avec des barres de fer enclavées. L'Empereur dit au colonel, qui s'appelait Frédéric, de répéter ses commandements ; puis il fait porter les armes, croiser la baïonnette, et commande enfin : Demi-tour ! (le colonel répète), et : En avant ! pas accéléré, marche ! Le colonel, interdit à la vue de l'obstacle, ne répète pas, et voici les oldats arrêtés. L'empereur dit : Pourquoi ne marches-tu pas ? — Mais... on ne peut passer. — Pauvre Frédéric, commande : En avant ! Et aussitôt les soldats escaladent la haute balustrade.

Un autre trait de l'empereur. En 1809, les grenadiers, venus d'Espagne d'une seule traite (de



Limoges à Ulm, ils avaient fait la route dans des voitures réquisitionnées), arrivent à minuit à Schoenbrunn, après deux étapes de vingt lieues, les jambes raides comme des canons de fusil. L'empereur descend aussitôt près d'eux, et les voyant tous, le corps courbé, la tête penchée, se soutenant sur leurs armes, dit à ses grenadiers à cheval : Faites tout de suite de grands feux, allez chercher de la paille pour les coucher, faites-leur chauffer des chaudières de vin sucré. Puis, s'adressant tout furieux aux officiers : Est-il possible de voir mes vieux soldats dans un pareil état ! Si j'en avais besoin ! Vous êtes des... ! Et le bon Coignet ajoute : L'Empereur frappait des pieds de colère. Ce n'était pas un homme, c'était un lion.

Comédiant ! Comédien ? oui et non, car Napoléon aimait vraiment le soldat. En tout cas, comédien qui a l'Europe pour théâtre, vingt peuples pour l'écouter, cinq cent mille soldats pour l'applaudir, et, pour garder sa mémoire, la longue succession des siècles.

HENRY HOUSSAYE,
de l'Académie française.

QUAND JE SERAI MAÎTRESSE DE MAISON

J'ai une petite amie de quinze ans, très naturelle et spontanée, avec qui j'aime fort à causer. Elle a déjà des idées très personnelles sur une foule de choses, et, comme elle est la franchise même, elle les expose volontiers, sans fausse honte comme sans prétention. Et je vous assure que ce qu'elle dit est généralement très sensé, avec une pointe d'esprit qui en relève la saveur.

Dernièrement, je lui demandais :

— Voyons, ma petite Hade, tu deviens une jeune fille ; dans peu d'années, tu seras mariée, tu auras une maison à diriger. Que feras-tu ?

— Je ne saurais, me dit-elle, vous répondre à brûle-pourpoint. Non que je n'aie déjà réfléchi à cette grave question, mais il me faudrait un peu de temps pour classer mes réflexions. Permettez-moi de vous envoyer, demain seulement, ma réponse par écrit :

Et voici ce que m'écrivit la petite Made :

« M'occuper d'une maison ! Cette perspective ne me séduit guère. Je trouve que tout n'est pas amusant dans la vie d'une maîtresse de maison. A présent, j'apprends des choses très intéressantes : je dessine, je lis, je fais de la musique, je classe ma collection de cartes-postales et je ne me mêle guère de la maison que pour commander des entremets et des gâteaux... C'est ma partie.

« Cette vie bien simple me semble délicieuse. Hélas ! tout cela changera. Il faudra que je commande... Quelle terrible responsabilité ! Mesurer les conséquences de ses décisions, donner ses ordres avec fermeté et douceur tout ensemble... Il faudra que je fasse passer mes devoirs avant mes plaisirs, que je m'arrache aux livres les plus poétiques pour recevoir la blanchisseuse !... Il faudra que je fasse des comptes... Oh ! faire des comptes !... Je me vois déjà recommençant mes additions une demi-douzaine de fois sans jamais trouver le même total.

« Il est vrai que, si on aime beaucoup son mari (et je compte ne pas détester le mien), tous ces petits ennuis doivent paraître agréables.

« Le mari d'une maîtresse de maison est la première personne qu'elle doit chercher à satisfaire, quand même il serait désagréable et grognon. Mais je ne veux pas supposer un instant que le mien posséderait ces vilains défauts... Non, non, je suis sûre qu'il sera un homme charmant sous tous les rapports, et que nous nous entendrons très bien.

« Et mes enfants !... Vous devez rire, mon grand ami. Vous ne voyez pas la petite Made, avec son catogan et ses jupes courtes, transformée en une respectable mère de famille. Eh bien ! moi, au contraire, je me vois très bien. C'est même cette partie de ma tâche à laquelle je songe avec le plus de plaisir, et qui me paraît d'avance la plus agréable. Je sais bien que les petits sont quelquefois bien ennuyeux : ils crient, ils nous réveillent la nuit, ils poussent souvent l'indiscrétion jusqu'à vous forcer à les changer de linge trois ou quatre fois en une heure. Mais ils sont si gentils avec leurs nez de chat, leurs frimousses roses et leurs grands yeux ! Ils ont une si drôle de façon de rire quand ils sont contents, et de se renverser en arrière pour marquer leur fureur !... Vous savez, mon grand ami, combien j'ai aimé mes poupées... je les aime encore (ceci entre nous, n'est-ce pas ?) Que sera-ce d'une poupée vivante et chantante !...

« N'allez pas croire, cependant, que mes enfants seront seulement mes joujoux. Je serai une mère tendre, mais sérieuse, sévère même au besoin. J'aurai des principes... et je les appliquerai. Je donnerai de bons conseils, mais je prêcherai surtout d'exemple. Les enfants sont de petits singes. Ils imitent ce qu'ils voient faire à leurs parents. Je tâcherai d'être un bon modèle.

« Voici maintenant une question plus épineuse : le service ! Quand une maîtresse de maison a résolu le problème, difficile à l'heure actuelle, de conserver ses domestiques plus de huit jours, elle doit les surveiller, leur faire les observations nécessaires, tout en restant toujours polie. Elle doit vérifier les achats, reviser les dépenses, sans tomber dans la lésine. Oh ! cette question d'argent ! Etre économe sans avarice, large sans prodigalité, se refuser les inutilités, et pourtant, se permettre quelques fantaisies ! Qu'il faut de mesure, de tact et de raison ! Combien tout cela est difficile !

« Et les invités ? La maîtresse de maison doit faire son possible pour les satisfaire. Mais, pour y parvenir, il faut qu'elle soit d'une rare habileté. Dans son appartement, il doit régner une température qui plaise également aux personnes frileuses et à celles qui ont toujours trop chaud... Il faut qu'elle ait toujours du thé et des gâteaux prêts pour les visiteurs, dont la plupart s'intéressent surtout à ces accessoires... Il faut qu'elle se montre envers tous d'une exquise amabilité, avec les nuances pourtant qu'exigent l'âge, la situation sociale ou le degré d'intimité... Il faut qu'elle dirige les conversations pour arrêter les mots imprudents ou maladroits, esquiver les sujets trop brûlants, imposer silence aux emballés et aux gaffeurs... Il faut...

« Mais je n'en finirais pas, mon grand ami. Pardonnez ce long babillage à une petite fille qui rêve parfois à l'avenir, et ne pense pas, sans peu de frayeur, qu'elle sera bientôt une maîtresse de maison.

Qu'en dites-vous, mes chères lectrices ? Avez-vous tort de vous avertir que la petite Made a du bon sens et de l'esprit ?

MARSILE.